

Quand Galilée a fait tourner le monde et les têtes

Splendor Veritatis, roman historique qui vient de paraître chez Slatkine, décrit les milles méandres que prend la vérité scientifique pour s'imposer malgré tout. Et malgré le pouvoir. PROPOS RECUEILLIS PAR LUISA BALLIN

Pourquoi avez-vous écrit «*Splendor Veritatis*» et pour quelle raison avez-vous choisi de le signer avec un pseudonyme?

François Darracq: Je connaissais bien cette histoire pour l'avoir étudiée en tant qu'historien. J'avais déjà publié un livre sur l'affaire Galilée sous mon nom, Stéphane Garcia. J'ai changé de nom pour éviter que l'on confonde l'historien et le romancier. François Darracq n'est d'ailleurs qu'un demi pseudonyme ou plutôt un cryptonyme puisque j'ai pris mon deuxième prénom et le nom de ma mère.

Votre livre parle d'histoire, de science, de religion, d'amour, de sensualité et surtout de politique. Qui a-t-il de vrai ou d'inventé dans votre version romancée de l'affaire Galilée?

J'ai trouvé cette histoire passionnante. Elle comporte des éléments authentiques et des éléments fictionnels. J'étais fasciné par l'idée que Galilée était face à cette machine de l'Inquisition qui voulait le faire taire et qu'en fait, sa condamnation n'a fait que favoriser le processus de diffusion de ses idées. C'est ce que je montrais dans ma thèse écrite il y a dix ans et je me suis dit que je devais poursuivre. Vous parlez d'un roman d'espionnage et cette histoire y ressemble un peu. Elle me faisait penser à celle de Soljenitsyne qui est parvenu à faire publier ses écrits sur le goulag à l'étranger malgré le système de censure dans l'Union soviétique d'alors. Cela se passait au vingtième siècle et à fortiori au dix-septième siècle, le système répressif était plus poreux. Ces deux épisodes ont quelque chose d'universel. La vérité ne peut être retenue indéfiniment. Dans l'affaire Galilée, une idée aussi forte, qui avait trait au cosmos, ne pouvait pas être étouffée. Il y a toujours une voie qui permet à la vérité de se frayer le chemin qui ira vers le but.

Comment avez-vous fait de Melchior Inchofer, agent de l'Église, un agent de ce chemin qui se fraie pour la postérité?

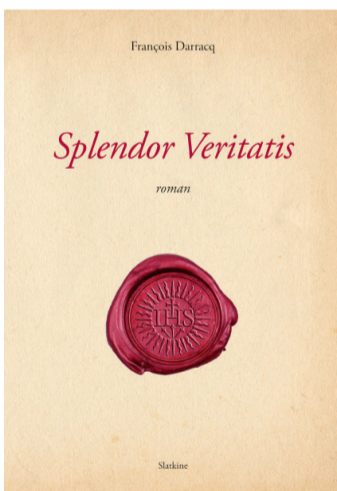
Mon livre comporte deux degrés. Celui purement historique où l'on s'aperçoit que condamner une idée, c'est attirer la lumière sur elle. Et un deuxième, qui est de dire qu'au sein de l'Église tout le monde n'était pas d'accord avec ce qui se passait. Certes, la partie réactionnaire a gagné. Mais tout bon roman peut se résumer en une question. Et si un membre de l'Église, et de l'Inquisition de surcroît, avait su que Galilée avait raison, que se serait-il passé? Il m'a paru intéressant de prendre un jésuite qui était aussi astronome — l'Église comptait à l'époque de nombreux scientifiques en son sein — qui pouvait donc connaître cette vérité. Et j'ai mis cet inquisiteur face au cas de conscience suivant: laisser faire ou agir contre?

Dans votre roman, le pape Urbain VIII, Maffeo Barberini, Toscan comme Galilée, démontre une certaine sympathie envers le célèbre savant. Pourquoi a-t-il changé d'avis?

Ce pape démontrait en effet une véritable ouverture. Dans la véritable histoire, Galilée était persuadé que rien n'était joué d'avance, raison pour laquelle il a persévéré jusqu'à en être condamné. L'affaire Galilée est très idéologique. Certains voudraient faire croire que l'Église avait tous les arguments de son côté et que les choses étaient dites d'avance puisque Galilée n'arrivait pas à prouver ce qu'il affirmait. Qu'en somme, l'Église devait faire ce qu'elle a fait, à l'époque où elle l'a fait, en attendant que l'on sache si Galilée avait raison. Mais cela ne s'est pas passé ainsi. Ce roman montre la complexité des choses et le fait que cette condamnation était avant tout politique. Au début, le pape était favorable à Galilée, mais parce qu'il fallait un tour de vis général lié à des questions de politique internationale et de politique interne à l'Église, Galilée a été pris dans la machine de l'Inquisition.

Ce livre décrit aussi en filigrane les différences entre la Rome papale et Florence. Galilée est le protégé du grand duc Ferdinand de Médicis et Rome ne peut donc pas attaquer la Toscane. Mais ces deux États, qui feront partie de l'Italie unifiée, doivent montrer leur force...

C'était une réalité. Galilée était relativement bien traité parce qu'il était le protégé du grand duc. De même qu'à un certain



FRANÇOIS DARRACQ
ALIAS STÉPHANE GARCIA
(PHOTO: DR)
SPLENDOR VERITATIS
ÉDITIONS SLATKINE
GENÈVE

moment Galilée profite d'être dans les petits papiers du pape. J'ai cherché à mettre en scène cette ouverture papale du début et le fait qu'à un moment donné Galilée et ceux qui gravitent autour de lui se disent qu'avec un tel patronage, celui du pape, rien de peut leur arriver. Ils se croient plus forts que les jésuites qui sont au cœur du système.

Dans ce rapport de forces, les membres de l'Académie des Lynx, admirateurs de Galilée, se sentent intouchables...

Exactement! Ils se leurrent en croyant que tout dépend d'un homme, le pape, alors qu'il s'agit de tout un système et d'un rapport de forces multiple qui se joue. L'Église est comme un gros bateau, où chacun travaille à ses manettes, mais on ne fait pas dévier le bateau si facilement.

Dans votre récit, lorsqu'une bohémienne dit à Inchofer qu'il sera peut-être pape, vous faites dire à l'inquisiteur: «Le fondateur de mon ordre excluait qu'un jésuite devienne évêque ou cardinal. La règle a été assouplie au fil du temps, mais je crains qu'il faille des siècles avant que l'un des nôtres ne monte sur le trône de Saint-Pierre...» Clin d'œil à l'histoire, puisque le pape François est un jésuite?

Cela ne vous a pas échappé et c'était en effet voulu. J'étais en train d'écrire ce livre lorsque le premier pape jésuite est arrivé sur le trône de Saint-Pierre. J'ai pensé qu'il fallait introduire une petite allusion pour les personnes attentives. C'était en effet un clin d'œil!

Le pape François fait preuve d'une ouverture d'esprit remarquable. Cela démontre-t-il qu'une évolution s'est produite au sein de la Compagnie de Jésus?

Certainement. Je ne suis pas un spécialiste de l'Église mais sa configuration a changé. Le conservatisme le plus dur serait plutôt du côté de l'Opus Dei que des jésuites. La Compagnie de Jésus a été dissoute au dix-huitième siècle, car les jésuites étaient devenus tellement puissants au sein de l'Église qu'ils ont dû faire face à un vent de fronde qui leur a coûté l'existence même de la compagnie. Elle a été recréée quelques décennies plus tard, mais la Compagnie de Jésus n'a plus aujourd'hui la place qu'elle avait dans l'Église au dix-septième siècle puisqu'elle était, à l'époque, l'Ordre de la contre-Réforme. Le cœur de l'orthodoxie passait par les jésuites, ordre militant de l'Église catholique avec ses grandes figures conquérantes comme Ignace de Loyola et François Xavier. Une Église qui se retourne contre le monde protestant et qui veut regagner les âmes.

Lorsque le Genevois Diodati, ami de Galilée, est interrogé par Inchofer, un des assistant de l'Inquisiteur lui dit que l'on ne peut le condamner puisqu'il est protestant. Cela semble paradoxal que le réformé devienne intouchable alors que l'Inquisition s'acharne contre Galilée le catholique.

Un protestant pouvait être condamné pour n'importe quel crime qui aurait été commis, mais pas pour un crime de foi, parce que le tribunal de l'Inquisition ne pouvait juger que des catholiques qui auraient commis une faute contre la foi catholique. Ce tribunal s'assurait ainsi de l'orthodoxie de ses ouailles. Un protestant pouvait circuler librement en pays catholique sous Inquisition et même être reçu avec les honneurs à Rome s'il ne s'agissait pas d'un converti.